



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

憂国, "Yûkoku"  
(1961)

**"Patriotisme"**

**Nouvelle de 36 pages de Yukio MISHIMA**

(Japon)

pour laquelle on trouve un résumé  
puis un commentaire.

**Bonne lecture !**

Résumé

*«Le 28 février 1936, c'est-à-dire le troisième jour de l'incident du 26 février, le lieutenant Shinji Takeyama du Bataillon des transports de Konoé, bouleversé d'apprendre que ses plus proches camarades faisaient partie des mutins, et indigné à l'idée de voir des troupes impériales attaquer des troupes impériales, prit son sabre d'ordonnance, et s'éventra rituellement dans la salle aux huit nattes de sa maison particulière résidence de Aoba-cho, à Yotsuya. Sa femme, Réiko, suivit son exemple, et se poignarda. La lettre d'adieu du lieutenant tenait en une phrase : "Vive l'armée impériale". Sa femme, après s'être excusée de précéder en fille dénaturée ses parents dans la tombe, terminait ainsi la sienne : "Le jour est venu qui doit nécessairement venir pour une femme de soldat".»*

Le lieutenant avait trente et un ans, sa femme vingt-trois. Ils venaient de se marier, et est décrite la photo du mariage. Sont remarqués la beauté et la sensualité de Réiko. Mais, après leur suicide, on a

l'impression que, sur la photo, ils contemplaient déjà la mort qui les attendait. Ce jour-là, il fit à sa femme un discours où il lui indiqua qu'un militaire peut avoir à mourir ; mais elle se montra ferme dans sa résolution de l'accepter, sortant d'ailleurs un poignard et le posant comme il avait posé son sabre. Pendant les premiers mois du mariage, elle *« rayonnait comme le soleil après la pluie »*, et, bientôt *« elle connut le bonheur »*, et il en fut heureux, même si, au lit, il était *« sérieux à en faire peur »*. Leurs deux coeurs étaient *« sévères et purs »*.

Une trompette le réveilla le matin du 26 février. Il prit son sabre, et sortit dans la rue couverte de neige. Il ne revint que le 28. Elle avait pris sa décision : elle mourrait aussi. En prévision, elle répartit ses biens entre ses amies. Elle écoutait les fréquents communiqués donnés à la radio, entendait les noms d'amis de son mari, s'étonnait qu'aucun décret impérial ne soit émis, connaissait une vive inquiétude.

Le 28, des coups violents furent frappés à la porte. C'était son mari, qui entra, le visage méconnaissable, engoncé dans sa capote kaki, et qui ferma le verrou. Elle s'inclina profondément, lui enleva sa capote, son ceinturon, son sabre. Mais, contrairement à son habitude, il garda son uniforme. Dans la pièce à six nattes du rez-de-chaussée, il s'assit et dit : *« Je ne savais rien. Ils ne m'avaient pas demandé d'être avec eux. Peut-être parce que je venais de me marier. Kano, Homma aussi, et Yamaguchi... Il y aura demain un décret impérial. Ils seront déclarés rebelles, j'imagine. J'aurai le commandement d'une unité et ordre de les attaquer... Je ne peux pas. C'est impossible de faire une chose pareille. »* Il était *« indigné par son inéluctable certitude de voir des régiments impériaux ouvrir le feu contre d'autres régiments impériaux »*. Elle avait compris qu'il voulait mourir, qu'il n'y avait pas place en lui pour l'hésitation. Pour la première fois, il éprouvait une paix véritable car il avait compris que sa femme avait compris sa résolution. Il déclara : *« Ce soir, je m'ouvrirai le ventre. »* Elle ne broncha pas, et dit : *« Je suis prête. Je vous demande la permission de vous accompagner. »* Il répondit : *« Bien. Nous partirons ensemble. J'ai besoin de vous comme témoin à mon suicide. »* Un grand bonheur les envahit, car choisir sa femme pour témoin était une grande marque de confiance. S'il avait été soupçonneux, il l'aurait tuée d'abord.

Elle lui proposa un bain et un dîner. Il voulut le bain et un peu de saké, lui demanda de déplier le lit. En se rasant, il se sentait guérir de l'indécision, éprouvait du désir pour sa femme. Revenu de la salle de bains, il s'assit près du brasero, remarqua que Réiko avait pris le temps de se farder, qu'il n'y avait aucune tristesse en elle. Il but à la coupe de saké, et la tendit à Réiko qui n'en avait jamais bu mais y trempa ses lèvres. Il la renversa sur ses genoux, regarda son visage, *« le dernier visage qu'il regarderait en ce monde. »* Il baisa ses lèvres, aperçut des larmes brillantes qui ruisselaient sous les cils. À peine l'eût-il touchée que son corps s'embrasa. Leurs langues se mêlèrent. Ses seins gonflés se dressèrent. *« La pensée que c'était la dernière fois les exaltait. La proximité de la mort aiguës leurs sensations de plaisir. »* Comme *« sa pudeur rompait ses digues »*, elle le caressa à son tour, posa ses lèvres sur son visage, sur son cou, sur ses épaules, sentant l'*« odeur mélancolique »* de ses aisselles, sur *« son ventre qui allait être percé par le sabre »*. Ils s'étreignirent étroitement. Elle cria. *« Il sut qu'il serait prêt à subir les pires souffrances de son supplice »*, et se détacha d'elle car il aurait besoin d'énergie ensuite. Regardant les ombres au plafond, ils se disaient que *« des joies aussi intenses, jamais ils ne les auraient retrouvées même s'ils avaient vécu vieux. »* Cependant, la mort *« s'approchait pas à pas. Il fallait aller à son devant »*. *« Préparons-nous »*, dit-il. Il rangea le matelas, elle alluma la veilleuse ; la pièce aux huit nattes était *« prête pour une réception. »* Ils se dirent qu'ils allaient revoir leurs amis, qui les taquinerait quand ils le verraient amener sa femme avec lui.

Le lieutenant, bien droit, posa son sabre sur le sol, Réiko se tenant à une natte de lui. D'une voix rauque, il indiqua : *« Comme je n'ai pas de second, il faudra que je m'entaille profondément. »*, demanda : *« Vous ne serez pas effrayée ? »*. Elle pleura en voyant le sabre enveloppé d'un linge qui *« laissait dépasser cinq ou six pouces de sa lame nue »*. Il se mit à genoux, dégrafa son uniforme. Sa poitrine apparut, puis le ventre. On vit le pagne ceignant les reins. Il saisit la lame. De la main gauche, il se massa le ventre. Il vérifia le fil de la lame sur sa jambe, et, ainsi, Réiko vit pour la première fois le sang de son mari, tandis qu'*« il le regardait couler avec une tranquille satisfaction »*. Tournant vers lui-même son sabre, il l'appuya sur son ventre, visant à gauche. *« Son cri aigu remplit la pièce. »* Il avait l'impression que quelqu'un d'autre l'avait frappé. Il perdit conscience, puis la reprit, se demanda : *« Le seppuku, est-ce cela ? Il fut frappé, comme d'une chose incroyable, qu'au milieu d'une aussi terrible »*

*souffrance, ce qui pouvait être regardé pût encore être regardé, et que ce qui existait pût exister encore.»* Le «seppuku» ouvre sur la vérité d'un «*chaos absolu [...], comme si l'univers, ivre, titubait.*» Réiko aurait voulu venir à son secours, mais il lui avait demandé d'être son témoin. La lame rencontrait l'obstacle des intestins qui s'emmêlaient à elle. Le lieutenant mit toute sa force dans sa main droite, et l'entaille s'élargit. Quand il vit la lame à l'aplomb du nombril, il reprit courage. Une goutte de sang s'envola jusqu'à Riéko, et tacha sa robe blanche. Il fut saisi d'une violente nausée, et «*le bas de son corps semblait faire des efforts pour vomir.*» La blessure s'ouvrit, et les intestins sortirent. Il s'affaissa. «*Il y avait du sang partout. Le lieutenant baignait jusqu'aux genoux et demeurait écrasé et sans force, une main sur le sol. Une odeur âcre emplissait la pièce. Le lieutenant, tête ballante, hoquetait sans fin et chaque hoquet ébranlait ses épaules. Il tenait toujours dans sa main droite la lame de son sabre, que repoussaient les intestins et dont on voyait la pointe. [...] Son visage n'était plus celui d'un vivant.*» Il voulut pousser le sabre vers sa gorge, mais n'y parvenait pas, sa main n'ayant plus de force. Finalement, il se jeta sur la lame qui lui transperça la gorge et dépassa de la nuque.

Réiko descendit au rez-de-chaussée, ouvrit les lumières, éteignit le brasero, sentit le froid du sang de son mari sur elle. Elle prit le temps de se préparer, de se farder «*pour le monde qu'elle allait laisser*», ce qui avait «*quelque chose de théâtral*». Dans le vestibule, elle pensa qu'il fallait tirer le verrou, entrebâiller la porte, sans quoi leurs corps pourriraient sans que les voisins s'en aperçoivent. Revenue à l'étage, elle vit le corps de Shinji étendu «*dans un océan de sang*», marcha droit à travers, se pencha sur son visage où les yeux étaient ouverts, essuya le sang sur ses lèvres, et y déposa un baiser. Elle s'assit près du corps, sortit le poignard, sentit la lame dans sa bouche, mais ne s'attarda pas, se disant qu'«*elle allait connaître la douleur qui avait creusé un gouffre entre elle et lui*», qu'elle «*allait résoudre l'énigme, goûter la douceur et l'amertume du grand principe auquel croyait son mari*». Elle appuya le poignard sur sa gorge et, brusquement, l'enfonça. «*Un flot tiède emplit sa bouche*». Elle rassembla ses forces, enfonça encore le poignard dans sa gorge.

## Commentaire

La nouvelle s'inspire d'un événement historique survenu les 26-29 février 1936, appelé "Ni-niroku jiken", une mutinerie de jeunes officiers de l'armée impériale japonaise, qui appartenaient à la société secrète impérialiste et ultra-nationaliste "Kodo-Ha" ("Chemin impérial"), qui promouvait des idéaux totalitaires, militaristes et expansionnistes, qui fut active dans les années 1920 et 1930, voulant établir un gouvernement militaire. Plusieurs hommes politiques furent alors assassinés, et le centre de Tôkyô fut pendant une courte période aux mains des insurgés avant que leur putsch ne soit réprimé, et qu'ils soient exécutés sur le champ, car leur loyalisme absolu n'eut pas droit au soutien de l'empereur Hirohito.

Cependant, la nouvelle, s'adressant primordialement à des lecteurs censés être au courant de ces événements, n'en parle pas vraiment. Et, une fois la lecture faite, son titre, "Yūkoku", qui signifie plus exactement «souci pour son pays», n'apparaît pas très pertinent car on voit seulement Takeyama se déclarer fidèle à «*l'armée impériale*», ne pas vouloir qu'elle soit déchirée entre des factions opposées, rester fidèle à ses camarades ; il ne semble pas que le sort du pays soit compromis, que l'empereur soit menacé.

Il reste que cette nouvelle, qui séduit par sa pureté et sa beauté, beauté d'un geste héroïque, et pureté d'un rite macabre codifié, est très forte, incroyablement troublante, car, si la situation et les émotions sont exacerbées, dans la scène d'amour comme dans celles des deux suicides, le ton demeure réservé. Si l'intensité est constante, si la souffrance physique nous brûle à chaque mot, si la douleur est vive, la dignité ne cesse de s'imposer. On ne sent aucun pathos, chaque exécutant étant montré en train d'exécuter ce qu'il estime être son devoir, sans précipitation, sans hésitation, dans le respect scrupuleux d'un cheminement traditionnel. Et l'attendu se produit, la description matérielle et anatomique des actes étant concrète, précise et d'une brutale douceur. Si est dépeinte l'horreur d'un rituel si étranger à notre culture, si absurde à nos yeux, on se sent gagné par le respect et l'admiration devant cette bravoure, cette force mentale et cette loyauté d'un soldat à son serment, d'une femme à son époux.

Même si les deux membres du couple, comme tous les amoureux du Japon, ne prononcent jamais ces mots si communs en Occident, «Je t'aime» (certes, le mot «aimer» existe dans le dictionnaire [c'est «aishitemasu»], mais le prononcer est plus qu'une incongruité, cela s'apparente à un acte impudique, sinon obscène ; si deux êtres s'aiment, ils n'ont pas besoin d'un mot pour se le dire, toute la tension de l'être, du regard, le frôlement des mains et les dix mille riens de l'amour sont le langage qui suffit, à la fois universel, personnel et éloquent), l'intensité de la passion qu'ils partagent est rendue d'abord par leur description dans la photographie prise lors de leur mariage. Puis on constate qu'ils connaissent une entente parfaite dans la sensualité. On les voit faire l'amour une dernière fois dans une scène d'une grande beauté, qui n'est pas obscène mais plutôt romantique ; on les voit connaître une intense communion, leurs corps s'unissant dans une étreinte charnelle vibrante. Ils puisent leur force dans leur sensualité, et c'est l'acte d'amour qui leur permet de parfaire le suicide de façon héroïque et esthétique. C'est dans cette partie du texte que Mishima se permit des notes d'humour : il mentionna qu'au lit, le lieutenant était «*sérieux à en faire peur*» ; il fait dire aux deux personnages qu'ils allaient revoir leurs amis, qui les taquineraient quand ils le verraient amener sa femme avec lui.

Le «seppuku» surtout est narré par le menu, avec un luxe de détails, puisque sont indiquées toutes les difficultés rencontrées, la douleur affrontée, la volonté nécessaire à la réalisation d'un tel acte, le mélange du sang, des intestins et de la graisse, tout ceci dans ce déploiement de violence et de lyrisme qui était la manière typique de Mishima. On pourrait considérer qu'il s'est complu un peu trop dans l'horreur sanglante, étant emporté dans une intense fascination morbide pour le calvaire subi par le militaire dans cet atroce rituel de mort, pour la douleur pratiquement intolérable qui saisit l'officiant. Sa puissance créatrice est telle qu'avec aisance il entraîne son lecteur avec lui dans cette espèce de cauchemar éveillé. C'est un peu comme si, avec un narcissisme absolu (qui n'étonne pas chez lui), il nous invitait par procuration au «seppuku» qu'il allait commettre en 1970.

On peut considérer que le «seppuku» est en fait un «shinjū», un suicide à deux par amour. L'acte de Réiko, s'il est moins terrible, n'en impressionne pas moins. Et Mishima usa de nouveau de sa caractéristique technique de non dénouement, terminant brutalement à un moment culminant, produisant ainsi un grand effet.

La nouvelle est magistralement écrite, la technique littéraire étant impeccable, la prose étant superbe, le texte, exercice de style tout à fait talentueux où du poids est donné à chaque mot, à chaque phrase, étant un exemple de l'art dont Mishima était capable.

Il recourut

- à des hyperboles :

- «*Les derniers moments de ce couple héroïque et consacré furent à faire pleurer les dieux.*»
- Le lieutenant «*sentit une douleur qui se répandait comme une lave en fusion.*»
- «*La souffrance que contemplait Réiko flambait aussi fort que le soleil d'été.*»

- à des comparaisons :

- «*Il eut la sensation que sa maison se dressait comme une île solitaire dans l'océan d'une société qui, comme toujours, progressait sans trêve en ses entreprises.*»

- pour décrire Réiko : «*Son paisible regard se tendit comme une corde frappée à l'aigu.*» -

«*Son nombril était comme une goutte de pluie à l'instant tombée.*»

- Pour elle, la peau de Shinji «*brillait comme un champ d'orge dur.*»

- à des métaphores :

- Pour le narrateur, dans leur étreinte, «*Ils allaient des sommets aux abîmes.*»

- Takeyama «*faisait peser sur elle l'intense regard immobile d'un oiseau de proie.*»

- «*Son courage s'était réduit à un fil le long duquel il lui fallait marcher.*»

- Alors que la lame pénètre dans le ventre, «*à chaque souffle, mille cloches sonnaient.*»

Mishima personnifia la mort : «*Déjà le visage de la mort les regardait*» - elle «*s'approchait pas à pas. Mais il fallait aller à son devant.*» Et les intestins sortirent «*avec une vitalité déplaisante.*»

Cependant, la plupart du temps, la narration et la description étant très minutieuses, le texte étant remarquable de froide précision dans l'observation du déroulement des opérations, le style est sobre, noble et classique.

Si le récit est fait par un narrateur omniscient et généralement neutre, qui se permet cependant ce qu'on pourrait considérer comme des intrusions («*Il est difficile d'imaginer spectacle plus héroïque que le sursaut du lieutenant qui brusquement rassembla ses forces et releva la tête !*»), si on est de ce fait d'autant plus extérieur à la scène, on la vit et on ressent pleinement les émotions des personnages.

Tous deux soumis à une volonté supérieure les reléguant au rangs d'acteurs, ils reçoivent une attention presque égale.

Le lieutenant Takeyama est l'ami de rebelles qui ont organisé le coup d'État du 26 février 1936, et semble partager leurs idées. Il est déçu de n'avoir pas été inclus dans la conspiration, et en éprouve peut-être du dépit, d'autant plus qu'il prévoit qu'on va lui demander de les attaquer. Il connaît donc un drame de conscience, est pris dans ce dilemme entre deux loyautés : rester fidèle à ses camarades ou obéir à l'ordre de ses supérieurs. Incapable de choisir entre ces deux exigences de l'honneur, mais doté d'un esprit indomptable, d'une forte affirmation de lui, il préfère se donner une mort au seuil de laquelle l'auteur lui fait se demander : «*Était-ce la mort qu'il attendait? Ou bien une furieuse ivresse sensuelle? L'une et l'autre paraissaient s'entrelacer comme si l'objet de ce charnel désir eût été la mort elle-même.*» Mais le «*charnel désir*» est d'abord celui que lui inspire sa femme, Mishima indiquant : «*Réiko reposait les yeux clos. La lumière basse de la lampe révélait la courbe majestueuse de sa blanche chair. Le lieutenant, non sans quelque égoïsme, se réjouit de ce qu'il ne verrait jamais : tant de beauté défaits par la mort.*» De plus, n'a-t-il pas, dans sa volonté de mourir, le désir de se montrer en spectacle à celle qu'il aime, voulant que son admiration pour lui soit redoublée : «*Mourir solitaire sur le champ de bataille, mourir sous le beau regard de sa femme... N'allait-il pas mourir à la fois de ces deux morts, réaliser leur impossible unité, douceur pour laquelle il n'est pas de mots? Tous les instants de sa mort seront observés par ces yeux admirables.*»? Enfin, il se donne aussi une haute justification : «*Il se sentait protégé par le mur du Bien et du Vrai.*»

Réiko veut le suivre dans la mort car elle a accepté tout ce qu'inclut le fait d'être la femme d'un soldat, est fidèle à sa promesse nuptiale, étant donc elle aussi soumise à une volonté supérieure. On pourrait considérer qu'avec elle, Mishima donna une certaine vision stéréotypée d'une femme traditionnelle. En fait, il lui attribua une très forte volonté, fit d'elle un être parfaitement conscient de ses actes dans toute leur réalité dramatique, et qui, en définitive, se montre plus courageuse que l'officier : d'abord, parce qu'elle a à subir le spectacle de son supplice : «*Réiko voyait son mari accéder à un autre univers où l'être se dissout dans la douleur, est emprisonné dans une cellule de douleur, et nulle main ne peut l'approcher. Mais elle, Réiko, n'en éprouvait aucune. Sa peine n'était pas cette douleur. Si bien qu'elle eut l'impression qu'on avait élevé une haute et cruelle paroi de verre entre elle et son mari.*» Ensuite, parce que sa propre mort, qui est solitaire, elle l'affronte avec un grand calme et une grande détermination.

Avec cette nouvelle, Mishima, en célébrant celui qui, animé d'un idéalisme noble et généreux, aurait pu être un des mutins de 1936, marqua nettement la nouvelle orientation de ses idées politiques, manifesta son attachement aux valeurs du Japon impérial, à «*l'armée impériale*». Mais il écrivit un essai, 二・二六事件と私, "*Ni-ni-roku Jiken to Watashi*" [1966], "*L'incident du 26 février et moi*", qui servit de préface à la réédition de "*Patriotisme*", et où il dut reconnaître qu'alors il n'avait pas montré un intérêt particulier pour ces militaires qui avaient voulu renverser la classe dirigeante. Ce ne fut que plus tard qu'il s'associa à leur patriotisme magnifique et aveugle parce qu'il transcendait les ambitions personnelles, et même l'instinct de conservation. Action qui ne manquait pas d'équivoque car ils s'opposaient à d'autres militaires, les uns et les autres agissant au nom de leur fidélité à l'empereur, comme il allait le faire lui-même en 1970, en s'opposant avec son armée personnelle à l'armée du pays !

Son intérêt pour le «*seppuku*» s'inscrivait dans son admiration plus générale pour le «*bushidô*», la «*voie du chevalier*», le code d'honneur des guerriers qu'étaient les samourais, qui insistait sur la

discipline personnelle et la maîtrise complète à la fois de l'esprit et du corps ; qui prônait le devoir sans terme et sans récompense, la fidélité hiérarchique, le courage et la volonté de n'avoir conscience que de ce qu'on fait ; qui enseignait à «aller droit sans se retourner pour regarder», à oublier l'ego dans son unité avec la vie, à ne considérer la vie et la mort qu'à la façon d'aspects de l'existence même ; qui exigeait des samouraïs, quand ils étaient vaincus, de se suicider de cette façon-là (une coupe horizontale du ventre qui, pour les Japonais, est le siège de l'équilibre et de l'âme, puisque le nombril est à la fois le centre de gravité et le centre géométrique de l'être humain ; est l'équivalent du coeur en Occident), afin de transformer la défaite en victoire, de se métamorphoser par cet acte même, de devenir, au dernier moment, des héros, de mourir dans la gloire, d'atteindre même une apothéose morale. Le «seppuku» s'effectuait aussi en d'autres circonstances : quand un seigneur mourait, ses vassaux pouvaient se tuer en signe de fidélité ; celui qui était accusé de vol pouvait donner ainsi une preuve d'honnêteté, démontrer qu'il n'était pas coupable ; l'homme qui voyait son amour contrarié pouvait y trouver une réponse à son désespoir. C'est qu'alors que, pour les stoïciens, savoir mourir au bon moment est une marque de sagesse ; que, dans le monde chrétien, la vie est un cadeau de Dieu, et se tuer, c'est rejeter sa suprématie, et commettre un acte de lâcheté, au Japon, où la culture samouraï avait eu une profonde influence, la mort n'était pas seulement la fin de la vie, mais occupait une place positive, y faire face avec la juste attitude était une des plus importantes réalisations de la vie.

Dans son essai intitulé "*L'incident du 26 février et moi*", Mishima déclara que ce furent son expérience de la guerre, sa lecture de Nietzsche et sa connivence avec Georges Bataille qui lui avaient inspiré cette nouvelle. Mais, si des ressemblances avec l'écrivain français peuvent apparaître évidentes, le lien entre l'amour intense et la mort violente étant très présent, en fait, il y a surtout de nombreuses différences, dont on peut faire le détail :

- Le suicide du lieutenant est le résultat d'une délibération (entamée dès le premier jour du mariage), d'un choix éthique ; c'est un acte lucide, un acte de raison, et non de passion, un acte surtout cérémoniel, où il a toujours conscience de lui.
- Les deux personnages se montrent un respect mutuel.
- Leur double suicide n'est pas provoqué par la passion du corps. C'est un processus initiatique qui conduit à un état de sérénité, sinon de sainteté, la suggestion d'une puissance surnaturelle étant d'ailleurs deux fois glissée : «*Les derniers moments de ce couple héroïque et consacré furent à faire pleurer les dieux.*» - «*Leur désir de mourir était sous la puissance divine.*»

La nouvelle fut publiée le 30 janvier 1961.

Elle fut traduite en anglais en 1966, sous le titre "*Patriotism*", puis de l'anglais au français, par Dominique Aury.

Elle suscita des réactions, en particulier de la part de l'écrivain Kenzaburo Oe qui allait écrire "*17*" (1963), un livre prônant une position radicalement opposée à celle de Mishima.

En 1966, avec Masaka Domoto, Mishima l'adapta au cinéma, dans un court métrage en noir et blanc, de trente minutes, muet avec des sous-titres et le "*Liebestod*" de "*Tristan et Isolde*" de Richard Wagner, qui suit exactement la narration, la scène étant très dépouillée, comme dans le théâtre «nô». Mishima tint le rôle de Takeyama, et Yoshiko Tsuruoka celui de Réiko. Le film fut montré dans des salles de cinéma ; en France, il reçut le titre "*Rites d'amour et de mort*". Mais, après la mort de Mishima, son épouse, qui n'aimait pas beaucoup le film, refusa d'en renouveler les droits de diffusion. On crut même qu'elle avait brûlé la copie originale. Cependant, en 2005, les quarante bobines furent retrouvées à l'intérieur d'une boîte à thé dans un entrepôt de l'ex-maison de Mishima. La copie étant en bon état, le film sortit en DVD.

Plus tard, Mishima réunit dans un même volume la nouvelle avec la pièce "*Les chrysanthèmes du dixième jour*" et l'essai "*Les voix des âmes des héros*" sous le titre "*Trilogie du Ni-niroku*".

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)